

D'UNE MÉMOIRE À UNE AUTRE

NUMÉRO SPÉCIAL SUR LES ENFANTS

Les rafles françaises, page 2

Une enfant née à Auschwitz, page 4

La mort des enfants dans les camps, page 6

Hommage à la famille Krawczyk, page 7

Témoignages, page 8

« Les désadaptés », page 9

Conseils littéraires, page 10

L'arrestation à l'école

L'antisémitisme s'installe à l'école dès le 30 août 1940 lorsqu'une ordonnance allemande interdit la distribution des manuels scolaires d'auteurs juifs. Deux ans plus tard, le Commissariat Général aux Questions Juives (CGQJ)* recense le nombre d'élèves juifs dans les écoles primaires et maternelles dans la région de la Seine. Au total, les noms de 69 791 enfants sont fichés en vue de la déportation.

En France, la première arrestation à l'école a lieu le 10 février 1943. La police intervient en plein milieu d'une leçon, de l'école primaire rue Olivier Mettra dans le XXème arrondissement, pour faire sortir deux enfants de dix ans. Quelques jours plus tard, un jeune adolescent de seize ans se fait arrêter au lycée Condorcet. Hugues Steiner témoigne de son arrestation : *“Un jour, des policiers en civil viennent me chercher au Lycée et m'emmènent au CGQJ de la rue Greffulhes. On veut me faire dire sans ménagement où se cache mon père. Comme ils n'obtiennent pas de résultats, on me transfère au Dépôt. On m'y traite en prisonnier, c'est-à-dire qu'à l'arrivée, on m'enlève tout ce que j'ai sur moi”*. Hugues est ensuite emmené à Drancy, puis à Auschwitz le 30 avril 1943. Aucune pitié sur la situation de ces enfants et adolescents n'est accordée par les autorités.

A Nantes, le 26 janvier 1944, Claude Meiseles est arrêté à l'école à l'âge de treize ans. Cet enfant vit seul depuis que sa mère a été arrêtée par les autorités quelques semaines auparavant. Le jour de ses quinze ans, Maurice Cling est emmené hors de son école. Quelques heures avant sa famille a été arrêtée. Les Cling se retrouvent dans le convoi n°74, direction Auschwitz.

Les enfants étaient arrêtés dans deux situations : soit les autorités ont choisi parmi les nombreux noms juifs recensés en 1940, soit par dénonciation. Le 12 octobre 1944, un article dans le journal Fraternité déclare que “de jeunes israélites ont été remis entre les mains de la Gestapo, sur les initiatives de leurs propres camarades de lycée”. Mais plusieurs professeurs et personnes extérieures ont sauvé la vie de certains élèves juifs en les cachant.

Raphaëlle Zelkowicz, 2021

*Commissariat Général aux Questions Juives : Organisme administratif chargé d'appliquer la politique du Régime de Vichy vis-à-vis des Juifs de France. Créé le 29 mars 1941, il est chargé de proposer de nouveaux textes antisémites, coordonner l'action des administrations françaises dans la politique antijuive, de gérer et de liquider les biens juifs et d'organiser les mesures de police. (<http://www.enseigner-histoire-shoah.org/outils-et-ressources/lexique/cgqj.html>)

Les rafles françaises

Les chiffres, dates, et témoignages cités dans cet article proviennent du livre "Les enfants de la Shoah" écrit par André Rosenberg en 2013.

Nous connaissons tous les dates des 16 et 17 juillet 1942 qui marquent la rafle du Vel d'Hiv. 13 000, dont plus de 4 300 enfants, juifs parisiens et de banlieues sont arrêtés pour être ensuite déportés à Auschwitz. Mais qu'en est-il des autres rafles ?

La "chasse aux Juifs" organisée par les nazis, s'étend sur toute la France à partir du printemps 1942. Quelques semaines après les événements du Vélodrome, le secrétaire général de la police du régime de Vichy, René Bousquet, organise les rafles de la zone non occupée. Ce dernier déclare aux autorités : "Il vaut mieux prendre tous les Juifs concernés au cours d'une grande action que de mettre en route des actions ponctuelles qui donneront à nouveau aux Juifs la possibilité de se cacher ou de fuir dans les Etats limitrophes et neutres".

Ces arrestations concernent tous les Juifs recensés, y compris les enfants. En zone libre, dans la nuit du 26 au 27 août 1942, à l'initiative du gouvernement de Vichy, les forces de police et de gendarmerie, les gardes mobiles, les militaires traquent les Juifs dans les camps d'internement, les bataillons de travail, les résidences surveillées, les pensionnats catholiques et protestants pour les envoyer dans les différents camps de transit avant de les déporter. Le survivant Saül Friedlander témoigne : à l'âge de 10 ans il est caché dans une maison d'enfants Il reste marqué par la panique de tous les jeunes autour de lui, "Dans la nuit, tous les enfants s'enfuirent dans la forêt avec leurs moniteurs et passèrent la nuit dans une clairière.". Devant le trop faible nombre d'arrestations, il est rappelé aux préfets par les services de Bousquet que, si leurs parents peuvent être livrés aux Allemands, on doit procéder à la déportation des enfants de 2 à 16 ans. A la fin de la rafle, le 28 août, les autorités dévoilent le nombre de juifs arrêtés par rapport à ceux recensés pour chaque région.

Région de Marseille, 706 arrêtés sur 1 170 recensés,

Région de Nice, 655 sur 2 200,

Région de Lyon, 1 016 sur 2 000,

Région de Montpellier, 1 230 sur 2 157,

Région de Clermont-Ferrand, 225 sur 481,

Région de Toulouse, 1 679 sur 3 300,

Région de Limoges, 916 sur 1 300.

Au total, 6 584 juifs sont raflés sur 12 538 juifs arrêtés. En plus de ces milliers d'arrestations, 10 suicides et tentatives de suicides sont enregistrées.



Photo prise sur France Culture : photographie de la rafle de Marseille en 1943

Une fois tous ces juifs prisonniers du régime de Vichy, les policiers cherchent des véhicules pour les transporter dans les camps de transit. Le 29 août, le général gouverneur Robert de Saint-Vincent*, refuse de prêter des escadrons de garnison pour embarquer 650 Juifs. "Jamais je ne prêterai ma troupe pour une opération semblable". Darnand prête les camions de sa propre entreprise. Quelques jours après cette rafle, Suzanne Loiseau-Chevalley** s'enfuit dans le Tarn avec un groupe d'enfants juifs cachés. Ils passent la nuit dans un hameau de la Montagne Noire, car les enfants ne veulent pas voyager le samedi. Ils sont dénoncés et les autorités les poursuivent. Suzanne se réfugie dans un hôpital

où elle est témoin du suicide d'un père juif. Sous la pression de la Gestapo, cet homme décide de mettre fin à ses jours plutôt que d'avouer où se cache sa femme. Les autorités prennent avec eux l'enfant de ce malheureux. Suzanne déclare des années plus tard : *“J'ai compris alors comment on apprend à haïr”*.

Entre le 13 et le 25 janvier 1943, les Juifs de Province sont arrêtés en nombre pour être ensuite envoyés à Drancy. La rafle de la région d'Elbeuf et de Rouen fit suite à un attentat contre un officier allemand tué à Rouen le 12 janvier 1943. En trois jours, 222 Juifs, dont 37 enfants, sont transférés à Drancy. Mais la rafle des Provinces ne s'arrête pas là. A Marseille, durant le repas de Shabbat du 22 janvier 1943 au soir, 1 865 Juifs sont arrêtés et conduits à la prison des Baumettes. La rafle de Marseille est la plus grande, après celle du Vel d'Hiv. L'une des survivantes témoigne sur les conditions de son arrestation. Sarah Beraha n'a que 14 ans lors de son envoi aux Baumettes. Comme pour toutes les autres familles, Shabbat est interrompu par les policiers : *“Nous nous sommes habillés. J'ai pleuré en m'accrochant à ma mère. Ils eurent –ils étaient deux– un moment de pitié à mon égard, ils voulaient que je reste seule à la maison pendant qu'ils enlevaient mes parents. J'ai refusé, cela se comprend [...] Ce fut la prison des Baumettes, hommes, femmes, enfants, en file indienne, dans une grande pièce glacée où des secrétaires prenaient nos identités sur des feuilles ou des registres. Cargaison humaine. [...] Nous fûmes emmenés, nous les femmes et les enfants en bas âge, dans une autre prison attenante à la précédente. Les hommes n'étaient plus avec nous, nous ne devions plus les revoir, mon père et mon frère Joseph âgé de 16 ans. Toute la journée du samedi 23 janvier et la nuit du 23 au 24, nous les avons passées assises, couchées à même le sol d'un réfectoire avec, pour toute nourriture, un bol de soupe, sans plus”*. Tant d'enfances, d'adolescences, de vies, s'arrêtent ce soir-là. La zone non occupée n'est plus synonyme de protection pour tous ces Juifs qui doivent s'enfuir vers l'inconnu. La peur, la souffrance, le deuil s'installent sur tout le territoire français.

Les nazis ne se satisferont jamais du nombre de Juifs arrêtés. Ils chassent encore et encore à travers la France. Le 21 et 22 juillet 1944, les maisons d'enfants de l'UGIF*** (Union Générale des Israélites de France) sont saccagées. Les établissements de la Varenne, Saint-Mandé, Louveciennes, Montreuil, Neuilly, Lamarck, Vauquelin, et l'Ecole du Travail, deviennent les nouvelles cibles. Afin de remplir le dernier train en direction d'Auschwitz, les autorités donnent l'ordre de rassembler tous les orphelins de déportés. Ils sont emmenés à Drancy puis montent dans le convoi n°77 qui comporte 1 300 déportés, dont 294 enfants. Aujourd'hui les estimations montrent que 281 enfants sont arrêtés dans les maisons de l'UGIF et 180 d'entre eux sont déportés. Le plus âgé d'entre eux a à peine 18 ans, le plus jeune n'a que deux semaines. Plus de la moitié seront gazés dès leur arrivée à Auschwitz le 3 août 1944.

Raconter l'histoire de chaque rafle serait beaucoup trop long. Entre 1942 et 1944, 75 721 Juifs français, dont près de 11 000 enfants, sont déportés. Les rafles n'ont pas cessé pendant ces deux années. Les écoles se vidaient de plus en plus, les rues n'étaient plus empruntées par les “étoiles jaunes”, les Juifs cherchaient confiance et sauveurs à travers les routes les plus renfoncées du pays. Les orphelins qui eurent la chance d'échapper aux convois de la mort, grandirent dans un monde où l'humain peut être un monstre. Les notions de bonheur, amour et joie ne semblèrent plus jamais envisageables.

Raphaëlle Zelkowicz, 2021

*commandant sous la 14ème Région du Gouvernement militaire de Lyon

**membre de la CIMADE, association de la loi 1901 visant à la solidarité active et de soutien politique des réfugiés, des migrants, des déplacés, des demandeurs d'asile, et des étrangers en situation irrégulière

***organisme mis en place sous Vichy par la loi du 29 novembre 1941, pour représenter les Juifs auprès des pouvoirs publics

Une enfant née à Auschwitz

Ce témoignage a été recueilli sur le site de Ouest France (ouest-france.fr) : article du 12 février 2016 "L'émouvant récit d'Angela Orosz-Richt, née à Auschwitz"

Nous sommes quatre-vingt-deux ans après l'invasion de la Pologne par l'Allemagne.

Nous sommes soixante-dix-neuf ans après les premières rafles.

Les survivants sont de plus en plus rares, nous n'avons plus la chance de pouvoir rencontrer facilement des témoins pour faire durer, de vive voix, l'histoire et la mémoire de la Shoah. Il y a plusieurs catégories de témoignages. Nous pouvons écouter ou lire les paroles de ceux qui ont disparu. Il y a également des récits oraux et directs des survivants qui viennent à nous quand ils le peuvent. Et puis, nous avons ceux des derniers témoins, ceux dont nous ne parlons que très peu : les enfants nés dans les camps. Leurs histoires sont uniques puisqu'ils n'ont pas vécu les atrocités qu'ont subies leurs parents.

Les enfants placés dans les camps de transit et de concentration dépassent leur innocence. Ils sont capables d'identifier le mal qui les entoure et le danger qui pèse au-dessus de leur tête. La séparation d'avec leurs parents, la prise de conscience qu'ils ne les reverront peut-être jamais crée en eux une immense colère et une souffrance incurable. Certains d'entre eux utilisent le dessin pour témoigner et laisser une trace de leur passage dans ces camps. Après la guerre, lors des procès de nazis ou de conférences de mémoire, ils peuvent enfin raconter leur histoire. Cependant une partie des enfants survivants ne peuvent témoigner de ce qu'ils ont vu, entendu, ressenti durant la Shoah. Ce sont ceux nés dans les camps.

Comment vivre après les camps ? Comment accepter ce lieu de naissance ? Comment écouter le récit de sa mère qui vous explique les conditions de son accouchement ? Tant de questions dont seuls ces enfants de la guerre peuvent nous donner une réponse. Parmi ces rescapés de la guerre, une femme née à Auschwitz a livré un témoignage sur sa naissance lors du procès d'Oskar Gröning (le comptable d'Auschwitz) le 5 juin 2015.



Photo prise sur le site Préserver Auschwitz (preserveauschwitz.org) : photographie d'Angela Orosz-Richt

Angela Orosz-Richt commence son témoignage par les mots suivants : *"Je suis née à Auschwitz, je pesais 1 kilogramme. J'ai survécu pour une raison. Je survis pour une raison."*. C'est à l'âge de 70 ans qu'elle retourne pour la première fois sur les terres où elle a vu le jour. C'est là-bas qu'elle prend la décision de témoigner à voix haute devant un auditoire. Elle se donne pour mission de *"parler pour ceux qui ne peuvent parler eux-mêmes [...] porter le flambeau et raconter l'histoire de ma mère et celle de l'Holocauste des juifs d'Europe."*

Angela commence alors son récit en expliquant qui était sa mère, Vera était une Hongroise, fille de parents sophistiqués et cultivés. Elle précise que sa mère a vécu sa jeunesse à travers l'antisémitisme du régime nazi. La privation des études universitaires pour les Juifs oblige la mère d'Angela à devenir nourrice d'un jeune orphelin. Vera et le père d'Angela se rencontrent et se marient en 1943. Ce couple nage dans le bonheur et l'amour pendant un an, jusqu'à l'invasion de la Hongrie par les nazis.

En avril 1944, la milice locale Hongroise arrête les parents d'Angela pour les conduire dans le ghetto de Satoraljaujhely. Ils quittent leur maison sans nourriture pour dorénavant vivre entassés avec les autres Juifs prisonniers. Le 22 mai 1945, ils montent dans le train de la mort qui arrive à Auschwitz trois jours plus tard. Vera est enceinte lorsqu'elle met les pieds sur la terre de l'enfer. Arrivée au camp, elle se fait battre par des fouets et des mitraillettes tenues par des SS. Angela précise : *"Jusqu'à son dernier jour, ma mère a eu peur des chiens qui aboient, à cause de ce jour-là"*. Josef Mengele arrive dans le camp pour participer au tri des nouveaux détenus. Comprenant qu'elle est face à un médecin, Vera avoue être enceinte. L'Ange de la Mort l'insulte de femme stupide et lui ordonne de se ranger parmi celles qui vont travailler de force. Le père d'Angela est aussi classé dans le rang des travailleurs mais il ne survivra pas aux conditions inhumaines et meurt d'épuisement.

Les jours passent et Vera affronte les différents travaux forcés demandant une force physique qu'elle n'a plus. Angela pense avoir survécu grâce aux tâches culinaires, *"Ma mère a été affectée à un poste à la cuisine. Là, elle a réussi à grappiller quelques pelures de pommes de terre, c'est sans doute ce qui m'a sauvé la vie, moi qui étais encore dans son ventre."*. Dès son septième mois de grossesse, Vera devient l'une des victimes du laboratoire de l'équipe Mengele.

Le docteur Carl Clauberg se lance dans des expériences de stérilisation sur cette femme enceinte, *“Ils ont injecté une substance brûlante dans son col. Juste derrière, dans son utérus, était le fœtus. Moi. Ces injections ont été terribles, douloureuses. Une injection et le fœtus était déplacé vers la gauche... Le jour suivant, une autre injection, le fœtus était déplacé dans l'autre direction. Ils ont joué à ce jeu pendant un certain temps. C'est à cause de ces expériences que je n'ai pas de frères ou sœurs.”*. Des jours plus tard, les médecins sont lassés. Ils renvoient Vera dans sa caserne où elle est sous-nourrie. Angela se développe très peu dans ce corps sans chair et sans muscles. La grossesse n'est plus visible.



Angela Orosz-Richt et sa mère, photographies récupérées sur le site de BBC News

Un mois plus tard, alors que Vera en est à son huitième mois, une femme médecin hongroise Gisella Perl qui a dû travailler sous les ordres de Mengele, lui propose un avortement. Angela nous explique : *“Elle lui a dit : “Quand vous allez accoucher, nous ne savons pas comment va réagir Mengele. S'il est de bonne humeur, seul votre enfant va mourir. Mais si Mengele est de mauvaise humeur, vous irez tous les deux à la chambre à gaz. Vous êtes si jeune, vous pourriez sauver votre vie”.* Mais Vera refuse.

En décembre 1944, dans l'hiver glacial, l'accouchement se déclenche. *“Ma mère n'est pas sûre de ma date de naissance. Tout ce qu'elle savait, c'est que, trois jours plus tard, les SS ont célébré Noël. Donc, s'ils l'ont célébré le 24, mon anniversaire est le 21 décembre et s'ils l'ont célébré le 25, je suis née le 22.”*. Vera prévient sa codétenue qui est la fille d'un médecin. Celle-ci se met donc à la recherche d'eau chaude et de ciseaux, qu'elle réussit à obtenir. *“Voilà comment je suis venue au monde. J'étais tellement mal nourrie que je pesais un kilo et j'ai été incapable de pleurer. Ce fut la seule raison pour laquelle j'ai survécu.”*. Quelques heures après cette épreuve, Vera doit sortir pour l'appel nominal. Elle doit rester debout pendant un moment interminable dans le froid brûlant, à peine couverte par une fine couche de tissu.

Le 27 janvier 1945 Auschwitz est libéré. Ce même jour, une femme accouche dans le camp. Cette dernière n'a pas assez de lait pour nourrir son nouveau-né, alors Vera prend sous son bras le petit garçon. Une nouvelle et longue amitié se crée. Gyorgy Faludi et Angela Orosz-Richt sont les très rares enfants nés à Auschwitz qui ont survécu au camp de la mort.

A l'âge d'un an, Angela ne pèse que 3 kilogrammes, le poids d'un nourrisson à la naissance. Sa mère rencontre plusieurs médecins qui lui font perdre tout espoir quant à la survie de son enfant. Angela confie à son auditoire *“L'héritage d'Auschwitz, de la famine et des carences de ma mère, n'a jamais disparu complètement. Je suis toujours petite, aujourd'hui”*.

Angela Orosz-Richt se bat depuis plusieurs années pour rendre mémoire aux victimes des camps de concentration, et particulièrement à ses parents. Elle a grandi à travers les traumatismes de sa mère et l'absence de son père. L'antisémitisme d'aujourd'hui est sa plus grande crainte. Elle lutte contre le retour du silence en dénonçant haut et fort les actes anti juifs du XXème siècle et de nos jours. Mère et grand-mère à son tour, l'histoire d'Angela résonne en écho à l'histoire de sa mère et des autres déportés. Ses petits-enfants ont pour mission de continuer ce travail et devoir de mémoire, tout en rendant hommage à leur grand-mère : une enfant de la Shoah.

Raphaëlle Zelkowicz, 2021

La mort des enfants dans les camps

Les chiffres, dates, et témoignages cités dans cet article proviennent du livre “Les enfants de la Shoah” écrit par André Rosenberg en 2013.

En 1941, Himmler annonce aux SS, *“Tous les Juifs sur lesquels nous pouvons mettre la main doivent être anéantis, sans exception aucune.”* Dans les camps, rares sont les personnes épargnées par la mort. Concernant les enfants, les autorités présentes dans les camps les assassinent de plusieurs manières. Des milliers d'enfants disparaissent. 11 200 enfants et adolescents déportés de France ont moins de 15 ans lors de leur arrestation, 1 900 sont âgés de moins de 6 ans, 3 390 de 7 à 11 ans, et 3 040 entre 12 et 15 ans. Les enfants les plus jeunes sont conduits directement dans les chambres à gaz. Un kommando spécial composé de femmes doit déshabiller les petits qui ne peuvent le faire seuls. En cas de refus, elles sont gazées. Placés en file indienne, les prisonniers doivent entrer rapidement dans les douches. Les gardes, agacés par la lenteur des pauvres corps squelettiques, essayent de gagner du temps en lançant, littéralement, les enfants par-dessus les adultes. Une fois tous à l'intérieur, le Zyklon B se propage, et les enfants et les bébés meurent les premiers. Ils s'écroulent donc avant les autres au sol, puis sont écrasés par les corps d'adultes. Les Sonderkommando qui ont survécu aux camps témoignent des crânes d'enfants fracassés dans les chambres à gaz.

Cette horreur n'est pas le seul moyen de tuer les enfants dans les camps. Parmi les travaux forcés, les Juifs ont dû creuser des tranchées dans lesquelles les enfants de 6 à 14 ans ont été jetés vivants puis brûlés. A Auschwitz, le SS Molh est connu pour jeter les enfants dans les brasiers. Il ne vérifie jamais si les enfants portent un tatouage, n'importe quel enfant, identifié ou non, est brûlé vivant. Cette méthode permet aux SS d'économiser le Zyklon B qui commence à se faire rare suite à une trop intense utilisation. Lors du procès de Nuremberg, Marie-Claude Vaillant-Couturier témoigne, *“Un matin, nous avons été réveillées par des cris effroyables. Et le lendemain matin nous avons appris par les hommes qui travaillaient au Sonderkommando que la veille, n'ayant pas assez de gaz, ils avaient jeté les enfants vivants dans la fournaise.”* A son tour, Ralf Feigelson dénonce, *“Il y avait dans un convoi près de 400 enfants qui furent brûlés vivants.”* Le nombre exact de ces assassinats est jusqu'à aujourd'hui inconnu. Nous en avons une estimation grâce au rapport établi par la Direction allemande d'Auschwitz vers 1944. Ce dernier indique l'envoi de 99 922 vêtements et sous-vêtements d'enfants en Allemagne en seulement 47 jours.

Plusieurs SS se créent une réputation par leur manière de tuer. A Treblinka, le SS Swiderski est surnommé “le virtuose au marteau”. Comme nous le comprenons, ce monstre, muni d'un marteau, assomme plusieurs enfants entre 6 et 13 ans sous prétexte qu'ils n'ont plus la force de travailler. Dans le camp de Ravensbrück, un SS se fait appeler “Lucifer”. D'une immense violence, ce nazi bat à mort les enfants. Un jour il utilise ses poings et ses pieds, le lendemain une matraque; lorsque les nouveaux arrivants sortent d'un train il prend un enfant par le cou pour cogner violemment sa tête contre celle d'un autre enfant.

Dans le camp de Markkleeberg, le SS dit “Toto” ne se prive pas de tuer les enfants qu'il croise chaque jour dans le camp.

Autre exemple de violence, le SS Obersturmführer Gustav Willhaus et sa famille : il a pour habitude de tirer sur des prisonniers depuis son balcon ou sa fenêtre. Les témoignages recueillis sur les actes de cette famille sont affreux : *“Parfois, le commandant donnait le pistolet à sa femme qui tirait à son tour sur les prisonniers. De temps en temps, pour faire plaisir à sa petite fille de 9 ans, Willhaus donnait l'ordre de lancer en l'air des enfants de 2 à 4 ans et tirait sur eux. Sa fille applaudissait en criant : “encore papa, encore”, et il recommençait”*.

Les déportés adultes voient passer un nombre incalculable de camions chargés d'enfants qu'ils ne reverront jamais, sans savoir où ils sont partis. Évidemment, compte tenu des conditions de vie dans les camps, ils comprennent que toutes ces âmes innocentes sont assassinées, d'une manière ou d'une autre, mais leur mort est certaine. Ce n'est qu'à la libération des camps que des cadavres sont retrouvés. Des survivants de la Shoah entrent dans les différentes morgues et réalisent le nombre d'infanticides. Deux anciens prisonniers de Ravensbrück témoignent : Hermann Langbein, *“J'ai déjà vu beaucoup de cadavres au camp, mais là, je recule, horrifié. Une montagne de corps ; elle a bien deux mètres de haut. Presque rien que des enfants, des bébés, des adolescents. Les rats courent dessus”*. Antoinette Hugot, *“Le 25 février 1945, on m'apprend la mort de ma sœur. Je prends la direction de la morgue, je ne la trouve pas, mais je vois environ un mètre cube de bébés morts ... Je m'excuse de donner un cubage, mais je ne peux préciser de chiffres”*. L'évacuation de ces cadavres ne peut être décrite autrement que par les témoignages récupérés. Charlotte Rosenberg dut s'occuper d'envoyer les corps de ces enfants morts à Bergen-Belsen depuis Ravensbrück, *“Le soir du premier jour, une Aufseherin*, me dit de monter dans un des wagons et de jeter tout ce qu'il y avait. Je grimpe dans le wagon et, dans cette demi-obscurité, ne vois pas grand-chose mais constate qu'en effet, sur le plancher, il y a des objets qui semblaient être des tas d'habits. Je me penche pour empoigner ces vêtements et m'aperçois avec horreur qu'il s'agissait de bébés morts. Mon amie, madame Leïer, et moi-même, nous dûmes déshabiller ces enfants pour récupérer leurs habits. Ensuite, il nous fallut mettre ces petits cadavres dans de grands cartons, à raison de huit à dix par carton.”*

La torture, la souffrance, et la mort des déportés n'ont pas seulement lieu dans les chambres à gaz comme nous le pensons directement. Tout ce qu'infligent les SS aux prisonniers des camps relève de l'inhumanité d'humains. Il ne faut pas uniquement faire la mémoire des déportés, il faut également faire mémoire des conditions de leur mort.

Raphaëlle Zelkowicz, 2021

*mot allemand signifiant “surveillante”

Hommage à la famille Krawczyk

Pour écrire cet article, j'eus la chance de lire le journal intime de Daniel Krawczyk, faisant partie de l'héritage de cette famille. Il n'est pas publié, seul le cadre du privé autorise la lecture de ce journal.

En Pologne, plus précisément dans la ville de Sokolka à la frontière de la Biélorussie, les communautés juives s'installent vers 1698. Quatre-vingts pour cent de l'économie artisanale est entre les mains des entrepreneurs juifs. En 1847, cette petite ville recense 1454 Juifs. En 1939, les Juifs de Sokolka sont placés sous contrôle soviétique, et ce jusqu'à l'arrivée des nazis le 27 juin 1941. Les travaux forcés, les restrictions de déplacements, et les taxes et amendes de toutes sortes, sont imposés aux Juifs.



Document présenté sur le site World and Military Notes (worldandmilitarynotes.com)

Ouverture du ghetto de Sokolka le 5 novembre 1942. Traduction : « Uniquement valable comme moyen de paiement pour les Allemands du Reich pour le travail des Juifs et dans le ghetto de Sokolka »

Le 5 novembre 1942, Sokolka est transformé en ghetto. Les Juifs sont expulsés de chez eux et vivent dans des conditions inhumaines avant d'être envoyés dans les camps de transit de Kielbasin, en URSS. Comme dans tous les ghettos, les actes et mouvements résistants sont punis par l'exécution directe au milieu des rues. Certains Juifs résistants sont envoyés à Treblinka ou Auschwitz, sans passer par un camp de transit, pour être gazés dès leur arrivée. Dans le ghetto de Sokolka, environ 200 juifs sont obligés de rester sur place afin de travailler dans une usine de textile réquisitionnée par les Allemands.

Le 18 janvier 1943, les Juifs de Sokolka sont exterminés. Les seuls survivants sont les exilés des années 1930. Le ghetto est vide, les habitants sont tous emprisonnés dans les différents camps d'extermination implantés en Pologne. Dispersés entre Auschwitz et Treblinka, les enfants, les femmes, les hommes, sont déportés.

Parmi les nombreuses victimes du ghetto de Sokolka, une grande partie de la famille Krawczyk a été assassinée. Daniel Krawczyk, enfant d'immigrés polonais juifs, a écrit ses mémoires en 2013 à l'âge de 75 ans. Au début de son carnet personnel il précise, "C'est une façon pour moi, arrivé au crépuscule de ma vie, de faire en sorte que mes ascendants ne tombent pas dans l'oubli !". Ayant vécu une partie de son enfance caché dans une ferme avec son petit frère et son cousin, Daniel est marqué par les conséquences de la guerre. Il dédie ses écrits à son fils en lui racontant l'histoire de ses propres parents : Chona et Rachel Krawczyk.

Originaire de Sokolka, Chona Krawczyk est le fils d'épiciers gagnant correctement leur vie. Aîné de sa fratrie et bon élève, doué en langues, Chona parle l'allemand, l'hébreu et le yiddish. Elevé dans un cadre familial religieux, il suit des études judaïques, mais voulant gagner convenablement sa vie et faire honneur à sa famille, il décide de se lancer dans le commerce.

La situation politique et antisémite en Pologne pousse Chona à s'exiler en France dès 1933, laissant ses parents et ses sœurs à Sokolka. Son départ est nourri par l'espoir d'une bonne situation financière, grâce à son emploi dans un atelier de fourrure à Paris. En 1935, il rencontre sa femme Rachel. En tant que patriote, il décide de s'engager dans l'armée française en 1939.

L'antisémitisme en France s'aggrave avec l'instauration des lois antijuives. Marié et père de deux fils (Daniel et Jean-Claude), Chona décide de partir en zone libre avec sa famille en 1941. Ayant des relations à Nice, la famille Krawczyk fuit l'occupation. Rachel, Chona et leurs enfants sont cachés dans un camion. Ils espèrent ne pas se faire arrêter par la police qui contrôle chaque véhicule. Pendant tout le voyage, le nourrisson Jean-Claude, ne cesse de pleurer, ce qui annonce leur présence illégale à bord du camion. Par miracle, le bébé calme ses cris lorsqu'ils sont contrôlés par les autorités. La famille a donc réussi à passer en zone libre.

Pendant plusieurs jours, ils sont cachés en Côte d'Azur. Chona et Rachel ne savent pas combien de temps ils vont pouvoir rester ici, sous le soleil du sud. Très vite la famille Krawczyk doit de nouveau fuir à cause de l'arrivée de la milice italienne. A bord d'un train de marchandises, ils vont en Normandie pour y rester plusieurs semaines. Ensuite, Daniel et Jean-Claude rejoignent leur cousin Claude dans la Sarthe à Saint-Jean d'Assé. Pendant trois ans, ces petits enfants sont cachés par des fermiers alors que leurs parents sont à Paris. Entre 1942 et 1945, les garçons sont éduqués par des bonnes sœurs dans une école catholique.

Lorsque Daniel raconte cette période de son enfance, il écrit : *“Je me dois de signaler que c'est grâce à certains Français que nous sommes là aujourd'hui. Je ne l'ai pas oublié”*.

En 1945 Daniel et Jean-Claude rentrent définitivement à Paris pour vivre avec Chona et Rachel. Ils résident dans le même immeuble que les parents de Rachel. Après toutes ces années de fuite et de peur, la famille Krawczyk est enfin à l'abri. La guerre et l'occupation sont finies. Les Krawczyk qui sont restés à Sokolka n'ont pas survécu. La famille de Chona a été déportée à Auswitch et Treblinka. La première partie de l'enfance de Daniel et Jean-Claude Krawczyk est grêlée par l'antisémitisme. Grâce aux relations de leurs parents, leurs vies furent épargnées de l'horreur des camps.

Le carnet de Daniel est un témoignage de l'histoire, nous permettant de comprendre ce que peut ressentir un enfant caché. La douleur de la séparation avec ses parents, l'inquiétude quotidienne... Un enfant ne devrait pas connaître cette souffrance. N'oublions pas les familles juives cachées qui sont tout autant des victimes que les prisonniers des camps. Le devoir et le travail de mémoire concernent aussi ces enfants innocents. Daniel et Jean-Claude sont un exemple pour comprendre l'expression *“la vie continue”*. Ils ont su se relever, avancer, bâtir leur vie après ces nombreux traumatismes.

Raphaëlle Zelkowicz, 2021

Témoignages d'enfants non-juifs

Témoignages recueillis dans le Livre « Les Enfants de la Shoah » écrit par André Rosenberg en 2013.

Paulette.W, 14 ans, 31 octobre 1947

Deux ans après la Seconde Guerre mondiale, un instituteur demande à ses élèves de produire une expression écrite. La consigne est de raconter en quelques lignes, ce qu'ils ont vu de plus tragique lors de l'Occupation. Paulette.W rend ce devoir :

“C'était par un chaud après-midi de juin 1943. J'avais 10 ans. Depuis quelque temps, Paris vivait des jours d'angoisse inexprimable car les Allemands organisaient des rafles dans tous les quartiers. Je lisais dans ma chambre en attendant le retour de mon père lorsque j'entendis des cris dans la rue. Je me mis aussitôt à la fenêtre et je vis, près de la maison d'en face, une femme étendue à terre sans connaissance. Près d'elle, un Allemand lui lançait des coups de pied. Deux autres hommes en civil traînaient deux enfants qui criaient et se débattaient des mains de ces brutes qui les giflaient.

La concierge de l'immeuble se trouvait un peu à l'écart avec une cuvette d'eau et une serviette. Enfin, elle s'approcha et ranima la jeune femme, malgré les paroles malveillantes que lui adressait l'Allemand.

Cette jeune femme, je la connaissais. Elle avait environ 35 ans et son mari avait été déporté l'an auparavant. Elle vivait très pauvrement avec ses enfants, une fillette d'environ 6 ans et un garçon de 9 ans. Le premier geste de cette mère fut de courir vers ses enfants que les agents de la Gestapo entraînaient vers une auto. L'Allemand rattrapa la femme qui se débattit encore, mais son bourreau la poussa vers une deuxième auto non sans entendre les cris de la pauvre mère que l'on séparait de ses enfants.”

Paul Giannoli

Le début de la Guerre coïncide avec les premières années de l'adolescence de Paul Giannoli. Français non juif, ce garçon continue de vivre à travers cette atmosphère catastrophique. Un matin de janvier 1943, Paul est sur le chemin du lycée pour une journée scolaire “normale”. Il ne pensait pas devenir témoin d'une situation qui allait le marquer toute sa vie.

“J'étais un tout petit garçon et j'habitais Marseille. Pour aller au lycée Thiers, je passais rituellement par le cours Belzunce... ; j'ai entendu des cris d'enfant, comme les cris d'un petit animal qu'on égorgeait. D'un couloir j'ai vu sortir deux miliciens avec leur béret frappé du gamma. Chacun d'eux tirait par les bras un garçonnet qui pleurait, suppliait, se faisait traîner sur le sol. Ils l'ont poussé dans une voiture et j'ai vu une portière se refermer sur les petits doigts crispés dont le sang a coulé immédiatement. La voiture a continué ; cette main brisée n'était que le premier acte d'une longue série de tortures pour ce petit garçon dont je me sentais soudain le frère. Aujourd'hui, je voudrais savoir comment se nommait celui qui partait vers l'extermination, alors que moi je m'en allais tranquillement vers Racine, Molière ou la géographie de l'Afrique. Cette croisée de deux destins d'enfants me fait mal, elle a été pour moi le symbole le plus poignant de l'injustice.”

Raphaëlle Zelkowicz, 2021

« Les désadaptés »

Informations relevées dans le livre « Les Enfants de la Shoah » écrit par André Rosenberg en 2013.

“Il fallait réapprendre à vivre, à se supporter et supporter les autres”. Simone Veil.

L'expression “Les désadaptés” est définie par le psychiatre et psychopathologue Eugène Minkowski. Ce terme désigne les enfants rescapés n'arrivant pas à recouvrer un état mental stable. En France, les années 1939-1945 marquent une volonté de déshumanisation des Juifs. Ils sont mis à l'écart des autres citoyens, perdent des droits et libertés fondamentales. Les Juifs français sont trahis par le régime de Vichy, qui les livre aux nazis pour être exterminés. Comment les rescapés peuvent-ils retourner dans leur ville natale, ou une autre, en ayant une totale confiance en l'Homme ? C'est l'une des questions qu'essaye d'analyser le professeur Minkowski, en se penchant sur le cas des enfants.

La première chose remarquée est la perte globale de l'affection. Traumatés par la mort de leurs proches et l'abandon de leur domicile, angoissés de s'insérer dans une nouvelle société, ces enfants rescapés ne connaissent plus (ou pas du tout) les actes de tendresse et d'amour. Pour eux, être protégés et choyés est impensable, voire même utopique. Cette perte d'affection se lie automatiquement à une perte de confiance. Cela s'accompagne d'une suspicion envers toute collectivité. Plusieurs peurs se développent : la crainte du mensonge, de la duperie, du matérialisme* et de la mystification**. Pour les enfants ayant retrouvé des proches en sortant des camps, ils n'arrivent plus à leur faire confiance. Les dénonciations, les collaborations, résonnent continuellement en chacun d'eux. Un profond sentiment de solitude résulte de tous ces complexes*** éprouvés : l'éloignement, l'incompréhension, la discrimination. Ils se sentent étrangers, ne trouvent pas leur place dans cette nouvelle société qui les accueille sans se soucier réellement de leur état psychologique. A partir du moment où ils récupèrent physiquement leur poids et leur force, personne ne se demande si tout est résolu. Ils n'arrivent plus à prendre le métro, la foule dans les trains leur rappelle les voyages interminables vers Auschwitz. Porter une valise, une chaise, ou une autre chose de la vie courante, les confronte au souvenir des travaux forcés mais cela n'est pas un projet de guérison.



Photographie du Musée d'Etat d'Auschwitz-Birkenau

Les enfants, et les autres rescapés, sont relâchés dans une ville où le temps ne s'est pas arrêté. Leur absence n'a rien changé. Leur retour n'est pas synonyme de changement. Apprendre à s'adapter à une nouvelle structure sociale n'est pas envisageable. Le seul souhait des rescapés est un retour dans le passé. Les Juifs retrouvent leur misère, mais celle-ci est accentuée, Simone Veil disait, *“Tout ce que nous possédions avait été pris par les Allemands lors de notre arrestation, y compris nos vêtements. Les premiers temps, nous avons dû vivre de dons ou d'emprunts”*. Il faut que les rescapés reprennent confiance en ceux qui ont pris leurs biens durant leur arrestation, et pendant qu'ils étaient dans les camps. Comment avoir de nouveau confiance et ne plus craindre les forces de l'ordre après tous ces événements ? Pourquoi croire dans les promesses des personnalités publiques ?

Toutes ces angoisses ont mené à plusieurs tentatives de suicide chez les rescapés, même les enfants, et la plupart d'entre elles ont réussi. En plus de la peur des policiers en uniforme et des politiciens, les enfants et les autres rescapés développent des phobies sur des choses anodines pour ceux qui n'ont pas vécu l'horreur des camps. Celles-ci se trouvent dans le vocabulaire courant. Les mots “gaz” et “four” sont synonymes de cauchemar, de brutalité et de mort. Les acronymes en deux lettres similaires rappellent les SS qui les torturaient tous les jours. Comment voulez-vous qu'un enfant, ou un rescapé quelconque, puisse se reconstruire physiquement si son état mental est tant endommagé ? Comment voulez-vous que ces victimes retrouvent l'appétit, et même le réflexe vital de manger ?

Concernant les enfants, l'acte de se nourrir est le plus difficile. Pour eux, et cela va de même pour les autres survivants, manger revient à une mesure de rationnement. Ils alimentent leur corps seulement deux fois par jour, et s'ils ne le font qu'une fois ce n'est pas grave, ils ont résisté plusieurs heures voire plusieurs jours sans manger. Ils ont battu la famine, alors pourquoi reprendre un rythme normal ? Certains enfants ont témoigné qu'à leur arrivée à l'Hôtel Lutetia, ils ont vu plusieurs personnes se jeter sur la nourriture, sans partager, pour se gaver et compenser tous les repas sautés. A la suite de ce trop-plein, ces gens sont décédés. Les enfants ont donc assimilé la nourriture comme survie et non comme plaisir. Les rations sont égales à une richesse, ils ne savent plus partager les aliments présentés sur une table. Plusieurs jeunes braquent des magasins la nuit pour garder précieusement de la nourriture dans une cachette bien trouvée. Lors des repas avec d'autres personnes, les petits posent sur leurs genoux des bouts de pain pour le lendemain, et être sûr de ne manquer de rien chaque jour.

Parmi les autres handicaps d'insertion dans la société, les enfants n'arrivent pas à se socialiser avec d'autres personnes que des rescapés. Ils restent entre eux à l'école. Seuls les enfants rescapés peuvent rire des camps, s'ils entendent de la part d'une personne tierce une plaisanterie malveillante ils se défendent en hurlant et en se battant. Pour évacuer leurs traumatismes et parler indirectement de ce qu'ils ont vécu, les enfants créent des jeux. Un écolier non-juif témoigne sur l'amusement d'enfants rescapés, *Celui-ci s'approchant le prit par la main et lui dit : "On t'appelle. A la chambre à gaz !" J'ai surpris un geste très irrité de l'interpellé qui, un instant après, se mit en route avec un grand éclat de rire... Sur la pelouse, un dormeur était allongé sur une couverture. Survint un camarade qui dit, rabattant les bords de la couverture sur le corps : "Enlevez-moi le cadavre !" Grands éclats de rire des autres... Ils riaient très bruyamment. Ils ne souriaient presque jamais."*. Lorsqu'un instituteur, ou un élève, demande ce qu'ils ont subi, les enfants répondent naturellement avec un ton monocorde, pratiquement sans tremblement de voix. Ils content leur histoire comme s'il s'agissait d'un fait divers.

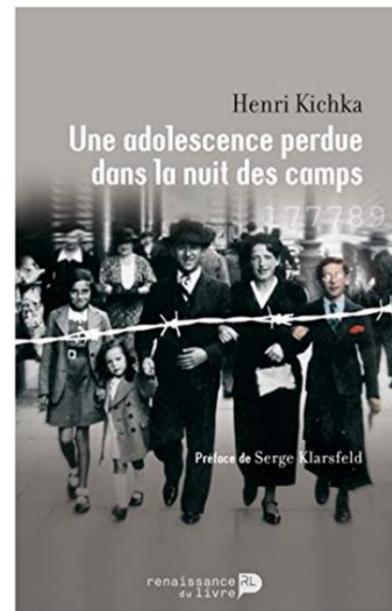
Aujourd'hui, lorsqu'on rencontre un rescapé, l'une des premières questions que l'on souhaite lui poser est : comment se reconstruire après les camps ? La majorité des témoignages annonce une envie de survivre, de recommencer à zéro, d'oublier. Le premier réflexe des rescapés est de faire table rase dans le silence, mais ils réalisent très vite l'importance du partage pour que leur histoire ne soit pas oubliée et devienne une leçon de vie.

Raphaëlle Zelkowicz, 2021

*matérialisme : doctrine philosophique, qui affirme la supériorité de la matière sur l'esprit, matérialiser quelqu'un revient à lui donner une forme matérielle qu'il n'a pas à l'origine (exemple : devenir un objet)

**mystification : abus de la naïveté d'une personne afin de jouer de lui, de le tromper

Conseils littéraires



Une adolescence perdue dans la nuit des camps, Henri Kichka (2005)

Agde, Rivesaltes, Sakrau, Klein-Magersdorf, Tanowitz, Sint-Annaberg, Shoppinitz, Blechhammer-Auschwitz, Gross-Rosen, Buchenwald. Cette liste de camps est celle où Henri Kichka fut prisonnier. En totalité, il passa 1 150 jours à travers ces différents lieux de la mort. A l'âge de 79 ans, ce rescapé décide de tout raconter, de témoigner par l'écriture en espérant que son histoire sera ancrée durant plusieurs siècles. Henri Kichka a décidé de construire son œuvre en trois parties. Il traite en premier temps l'histoire de ses parents et le contexte de sa naissance. Puis nous basculons dans une très longue seconde partie dans laquelle il nous explique la fuite de sa famille en zone libre, son arrestation, et énumère, en racontant chaque passage, les différents camps où il fut embarqué. L'œuvre se conclut avec une troisième partie traitant de la libération des camps, et de la vie que l'auteur a menée jusqu'à la publication de son livre.

En lisant *Une adolescence perdue dans la nuit des camps* vous serez embarqués dans un voyage d'un passé qu'il faut conserver. La priorité du travail et devoir de mémoire est : ne pas oublier. Raconter en est la clé. Il ne faut rien ôter, chaque détail a son importance. A travers une écriture détachée, Henri Kichka donne un sens au mot "vivre". Vous serez tourmentés en lisant les premières parties, mais vous serez émus en découvrant la dernière. Cet adolescent prisonnier des camps devient un père de famille, un grand-père, et même un arrière-grand-père.

Vous vous attacherez très rapidement à l'auteur. Plus qu'une autobiographie, ce livre est une confession intime et profonde sur la Shoah, que n'importe quel élève peut lire. Un livre d'histoire, un livre de témoins, à travers la plus sombre période du vingtième siècle.

Les Derniers, Sophie Nahum (2020) : « *Ils ne sont plus nombreux à pouvoir témoigner des camps de concentration. À peine une centaine d'hommes et de femmes, qui se sont longtemps tus face à une France d'après-guerre peu encline à les écouter. Rescapés grâce à une succession de hasards avant tout, ils ont su se reconstruire avec un courage remarquable.* » (résumé du livre)

Raphaëlle Zelkowicz, 2021